

À FLEUR DE PEAU

À FLEUR DE PEAU

MO.CO. PANACÉE
13.06 → 11.10.2026

MO.CO. MONTPELLIER CONTEMPORAIN: UNE INSTITUTION, TROIS LIEUX

MO.CO. Montpellier Contemporain est un écosystème artistique qui va de la formation jusqu'à la collection, en passant par la production, l'exposition et la médiation, grâce à la réunion d'une école d'art et deux centres d'art contemporain :

le **MO.CO. Esba** (École Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier)

le **MO.CO. Panacée**

(laboratoire de la création contemporaine),

et le **MO.CO.** (espace dédié à des expositions d'envergure internationale).

Sous la direction artistique de Numa Hambursin, directeur général du MO.CO.

L'EPCC MO.CO. Montpellier Contemporain bénéficie du soutien de la Ville de Montpellier, de Montpellier Méditerranée Métropole, de la Direction Régionale des affaires culturelles Occitanie et de la Région Occitanie/Pyrénées-Méditerranée.

INTRODUCTION

Cet été, le MO.CO. Panacée organise une exposition collective explorant la monstruosité, les formes monstrueuses et mutantes dans l'art contemporain. Comme le disait Antonio Gramsci, nous vivons à une époque de monstres. Gramsci réfléchissait peut-être à l'interrègne, un moment d'entre-deux juridique et politique où la légalité est suspendue et qui, dans son cas, a précédé la montée du fascisme au XX^e siècle. Notre présent ne semble pas non plus être à l'abri de ce que l'on ne saurait désigner comme autre que monstrueux, sans toutefois pouvoir lui donner plus de précision. Selon le tératologue Jeffrey Jerome Cohen, le monstre représente tout ce qu'une société tente de rejeter. Il est une erreur, une différence, une déviance, un excès.

Si ces qualificatifs se limitaient dans un premier temps à la monstruosité en tant qu'anomalie du développement biologique, sous un angle scientifique et médical, ils s'étendent désormais à la notion du monstre social : un être, une idée, qui reflètent l'état actuel d'une société et de son imaginaire. À travers près de quatre-vingts œuvres d'une vingtaine d'artistes, datant des années 1970 à nos jours, l'exposition *À fleur de peau* ne prétend pas diagnostiquer la monstruosité, mais elle plonge dans la boîte de Pandore afin de révéler que le monstrueux n'est souvent pas aussi loin que l'on pourrait l'imaginer. Il se trouve autant d'un côté de l'épiderme que de l'autre.

Rapprochable de l'abject, le monstrueux perturbe l'identité, les systèmes, l'ordre établi. Il n'a aucun respect pour les frontières, les positions ou les normes. Ce qui le caractérise le mieux, c'est peut-être sa nature viscérale, ayant besoin d'un corps pour l'habiter, lui donner forme, et d'une peau pour le contenir, une enveloppe qui menace toutefois de laisser déborder son contenu ou de s'échapper de son contenant. Il serait facile d'attribuer la monstruosité à des forces extérieures, mais elle peut aussi être choisie, embrassée comme un signe de résistance, en opposition au *statu quo*, qui tire sa puissance de l'altérité. Comme le dit l'écrivain Charlie Fox : « Les monstres sèment le trouble, ils remettent en question les définitions, ils

bouleversent ce que nous croyons comprendre. Tout cela est courageux et débridé, sans parler du fait que c'est là, en quelque sorte, la mission de l'art». Qu'elle soit liée au genre, à la race ou à l'(in)validité du regard socio-médical, la «condition monstrueuse» devrait peut-être être célébrée plutôt que redoutée, car elle met à l'épreuve notre regard sur ces catégories. Le corps monstrueux est, en effet, la culture dans son sens le plus pur.

L'un des points de départ de l'exposition est la réflexion suivante : si l'on peut dire que nous grandissons avec des monstres dès la petite enfance — à travers les contes, les cauchemars, l'industrie du divertissement et du jouet — pourquoi et comment ceux-ci changent-ils de forme et nous suivent-ils tout au long de notre vie ? Comment la monstruosité révèle-t-elle les injustices et les déséquilibres sociaux ? En poussant le raisonnement jusqu'à sa conclusion logique, comment aborder la monstruosité aujourd'hui ? Dans le même temps, la «monstruosité» peut-elle être le domaine dans lequel la culture est la plus à l'aise ? Plutôt que de donner à la monstruosité une forme facilement définissable, *À fleur de peau* emprunte à l'artiste Mike Kelley sa définition de l'*unheimlich*, qui suggère qu'elle réside dans le monstrueux en tant que *qualité* et *sentiment*.

Surface, interface, membrane : la peau est souvent le vecteur par lequel s'exprime le trauma, comme dans les dessins et gravures de Stéphane Mandelbaum ; l'ambiguïté d'un corps-en-devenir, telles les sculptures baroques de Mónica Mays dont la menace de déformation reste toujours à portée de main ; ou ce malaise qui traîne et relève la tête une fois la nuit tombée, contre lequel se dressent les gardiens veloutés de Julian Farade. C'est obsessionnel, comme en témoignent les poupées décapitées de Penny Goring ; les corps musclés, provenant à la fois d'une culture pop, des histoires de tueurs en série et de la statuaire antique qui peuplent les vidéo-collages de Richard Hawkins ; ou la sérialité des formes bancales et grotesques si chères à Augustin Katz. Dans les années 1970, le psychanalyste Didier Anzieu parlait du *Moi-peau* : la peau dotée d'une fonction psychique, une membrane parmi d'autres, qui crée des barrières et des limites nécessaires afin d'apaiser les humeurs immodérées. Pourtant, *À fleur de peau* nous montre que la porosité entre les différentes

modalités de la «condition monstrueuse» est ce qui nous trouble encore.

Le titre de l'exposition dans sa version anglaise emprunte celui du film culte du cinéaste américain Jonathan Glazer, *Under the Skin* (2013), lui-même l'adaptation d'un roman de l'auteur Michael Faber, paru en 2000. Sous l'apparence de Scarlett Johansson, une entité extraterrestre attire des hommes dans sa camionnette avant de les conduire vers un espace obscur et sans repères. Ce qui est mis en scène est l'irruption d'un corps étranger, extérieur, indéfini dans un monde qui n'est pas le sien, un corps qui se glisse dans la peau d'une autre et devient un instrument de prédation. Ce n'est qu'à la fin du film qu'«Elle», violente, enlève son enveloppe de peau, que son agresseur a abîmée, une peau fictionnelle qui cache un réel beaucoup plus dérangent.

Dans une scénographie immersive et labyrinthique, *À fleur de peau* joue avec l'inconscient de nos peurs et nos désirs. L'exposition est encore une occasion pour le MO.CO. d'affirmer son soutien aux artistes en produisant de nouvelles œuvres, en particulier celles d'artistes de Montpellier récemment diplômés du MO.CO. Esba, Nuria Mokhtar et Arthur Monteillet, ou dans le cas de Dorota Gawęda et Eglé Kulbokaitė, d'imaginer des adaptations ambitieuses d'œuvres existantes.

Commissariat de l'exposition :
Anya Harrison, curatrice,
avec Alexis Loisel-Montambaux,
assistant d'exposition
Assistés d'Éric Mourlaas, stagiaire

L'exposition bénéficie du soutien de Fluxus Art Projects, de Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture et de l'Institut Polonais de Paris.

Albrecht Becker
Kévin Blinderman
Julien Ceccaldi
Sue Coe
Julian Farade
Dorota Gawęda
& Eglė Kulbokaitė
Penny Goring
Tirdad Hashemi
Richard Hawkins
Augustin Katz
Keunmin Lee
Tala Madani
Stéphane Mandelbaum
Mónica Mays
Brilant Milazimi
Nuria Mokhtar
Arthur Monteillet
Moor Mother
avec Glenn Espinosa
& Cauleen Smith
Ulrike Ottinger

Lili Reynaud Dewar
James Richards
& Steve Reinke
Sibylle Ruppert
Ebun Sodipo
Ceija Stojka
Michelle Uckotter
Jenkin van Zyl
Issy Wood

Albrecht BECKER

Né en 1906 à Thale (Allemagne).

Décédé en 2002 à Hambourg (Allemagne).

Décorateur, scénographe, photographe, dès l'âge de vingt-et-un ans, la pratique artistique de Becker s'est tournée vers le corps, en commençant avec de jeunes sportifs qu'il photographiait, avant de finir par se mettre en scène lui-même. En 1935, il est emprisonné par le régime nazi en raison de son homosexualité et subit des châtiments corporels. En 1940, il est enrôlé et envoyé sur le front russe jusqu'en 1944. Durant cette période, il commence à se tatouer. Il joue de son propre corps, témoin et cartographie d'une histoire, en l'utilisant comme manière de s'exprimer : « Oui je me décore, je me sens comme un décor. » Dans les années 1950, Becker plonge dans la scène artistique queer de Hambourg et s'adonne à des pratiques BDSM. Il y donne vie dans des photomontages, réalisés à travers la double exposition, la réflexion et le collage, où la représentation du mouvement est étroitement liée à l'exploration de son corps en mutation. Au milieu des années 1960, pour agrandir ses testicules, Becker s'injecte quatre litres de paraffine liquide, jusqu'à ce que cette masse englobe son sexe.

Becker a reçu deux fois le prix *Filmband in Gold* [meilleur décor] pour les films *Le Capitaine de Köpenick* (1957) et *Das Glas Wasser* [Le Verre d'eau] (1962) de Helmut Käutner. Les photomontages de Becker ont fait l'objet d'expositions comme *Libidinal MOTION | Diary of an Innocent*, Delmes & Zander, Cologne (2018–2019). Dans le cadre d'un projet de recherche mené au Schwules Museum de Berlin, l'artiste James Richards les a également intégrés dans son film collaboratif avec Steve Reinke, *What Weakens The Flesh is The Flesh Itself* (2017), présenté dans l'exposition *À fleur de peau*.

Kévin BLINDERMAN

Né en 1994 à Paris (France),

où il vit et travaille.

Artiste, curator, galeriste : Kévin Blinderman crée des expériences intimes dans lesquelles objets, situations et personnages dépassent leur rôle original. En composant ses œuvres et expositions comme des partitions, il offre aux spectateurs une rencontre performative tout en jouant et amplifiant les chorégraphies sociales qui forment notre environnement. Objets trouvés, « archives vivantes », installation et peinture : la pratique artistique de Blinderman projette un regard mélancolique sur les cultures alternatives et ses figurants. Elle explore l'expression unique, la rationalité concrète et la poésie inhérente qui les définissent.

Blinderman a également une pratique curatoriale. Parmi les expositions dont il a assuré le (co)-commissariat : *Li Shiu Tong and Magnus Hirschfeld*, CIRCUIT Centre d'art contemporain, Lausanne (2024) ; *Zoë Lund* (avec Pierre-Alexandre Mateos et Charles Teyssou), Shmorevaz, Paris (2024). En septembre 2025, il a ouvert la galerie Good or Trash à Paris, où il a organisé *Ass to Ass* (2025) et *There was a monster in my bed* (2026), parmi d'autres expositions.

Ses expositions personnelles et collectives comprennent : *Chérie*, chez Unglee, Paris (2025) ; *Promise I'll be Kind*, Conditions, Toronto (2025) ; *The ravishment of modern figuration*, Profil, Paris (2024) ; *Sono Andati*, Galerie Sultana, Paris (2023) ; *You're The Worst*, Le Confort Moderne, Poitiers (2021).

Julien CECCALDI

Né en 1987 à Montréal (Canada).

Vit et travaille à New York (États-Unis).

Julien Ceccaldi a débuté sa carrière artistique avec le dessin et la bande-dessinée auto-éditée. Il a depuis étendu sa pratique à la peinture, la vidéo et l'installation, sur des supports variés (toiles, chaises, draps, portes, habits, sac de frappe...). Il représente des personnages longilignes en quête d'amour, en proie à la solitude, souvent queer, mignons, vivants ou morts-vivants. Son univers est rapproché des mangas *shōjo*, un type de manga qui cible initialement un public féminin, adolescent ou jeune adulte. Il y mêle humour, malaise et fantasmes.

Il a bénéficié d'expositions monographiques dans des institutions et galeries, notamment *Adult Theater*, MoMA PS1, New York (2025) ; *Sidewalk Flower*, Galerie Tenko Presents, Tokyo (2024). Ces œuvres ont été incluses dans de nombreuses expositions collectives, telles *There was a monster in my bed*, Good or Trash, Paris (2026), *J'ai pleuré devant la fin d'un manga*, Le Château, Aubenas (2024). Il est exposé actuellement au MoMA, New York : *The Modern Window*, jusqu'au 30 septembre 2026.

Sue COE

Née en 1951 à Tamworth (Royaume-Uni).

Vit et travaille dans l'état de New York (États-Unis).

Sue Coe est une dessinatrice, peintre, illustratrice de presse et activiste. Ses œuvres traitent des formes d'inégalités, de discriminations et d'abus de pouvoir, notamment les dérives du capitalisme, les droits bafoués des minorités et des personnes vulnérables. Elle est aussi une

militante de la défense des droits des animaux. Durant ses premières années à New York, au début des années 1970, elle se familiarise avec l'Expressionnisme allemand. Aussi inspirée par des caricaturistes britanniques, comme James Gillray ou George Cruikshank, elle développe un style figuratif incisif et direct, parfois dépourvu de tout élément susceptible d'entraver la force du message, allant jusqu'à ajouter des mots ou des symboles à ses œuvres pour en simplifier la compréhension. Elle travaille l'estampe comme un art politique et facilement diffusable.

En tant qu'illustratrice, elle a publié dans de nombreux médias : *The New York Times*, *The New Yorker*, *The Nation*, *Rolling Stone*, *Esquire*, *Mother Jones*...

Elle a bénéficié d'expositions monographiques prestigieuses : au MoMA PS1, New York (2018), une rétrospective au Hirshhorn Museum, Washington (1994). La galerie P·P·O·W à New York lui consacra son exposition inaugurale (1983). Elle a récemment participé à : *The Lives of Animals*, SALT, Istanbul (2025).

Julian FARADE

Né en 1986 à Clichy-la-Garenne (France).

Vit et travaille à Paris (France).

Julian Farade développe son travail entre la peinture et la sculpture molle. Dans ses œuvres, des sujets et inspirations refont surfaces pour créer une empreinte personnelle et identitaire, entre émotions et souvenirs, fantasmes et cauchemars. En découle un geste spontané, guidé par ses ressentis, habité par une ménagerie imaginaire de crocodiles, d'oiseaux, de taureaux... situant l'ensemble de ses œuvres dans une zone d'instabilité et d'incertitude. Il cultive une esthétique de la violence (violence des luttes,

des émotions, ou simplement du monde qui nous entoure) avec pour l'idée de la tordre, de sortir de sa zone de confort et de transformer la pensée. Quant aux formes qui resurgissent dans ses peintures et sculptures, ce sont les éléments d'un vocabulaire intuitif, des symboles qui renvoient à la frustration, à l'enfermement, mais aussi à des refuges, des lieux où l'on se confronte à soi-même.

Son travail a été présenté dans des expositions monographiques et collectives, y compris *hors milieux*, Galerie Derouillon, Paris (2024); *Revenir du présent, regards croisés sur la scène actuelle*, Collection Lambert invite POUISH, Avignon (2024); *Salon d'été*, Maison Louis Carré, Bazoches-sur-Guyonne (2023); *Ora d'oro*, *Under Grounds*, Istituto Svizzero, Rome (2023).

Dorota GAWĘDA et Eglė KULBOKAITĖ

Dorota Gawęda, née en 1986 à Lublin (Pologne) et Eglė Kulbokaitė, née en 1987 à Vilnius (Lituanie). Vivent et travaillent à Bâle (Suisse).

Travaillant en duo, Dorota Gawęda et Eglė Kulbokaitė mêlent performance, sculpture, parfum, installation, peinture et vidéo, pour créer des espaces où les genres et le langage sont ouverts et métamorphosés. Fondatrices du *Young Girl Reading Group* (un projet de recherche multiforme qui a eu lieu entre 2013 et 2021), leurs œuvres abordent notamment la théorie et la (science-)fiction féministe, les films d'horreur, le folklore et les traditions d'Europe de l'Est, les liens entre émancipation et technologie. En transfusant différents corpus de savoirs à travers l'espace et le temps, elles développent une pratique hybride fondée sur la recherche, tissant ensemble des champs et des entités en apparence disparates,

entre écologie et technologie, science et magie, vivants et morts, intelligences non humaines et spéculation collective. La série *SPIT AND IMAGE* est le résultat des recherches menées lors d'une résidence en 2025 à la Cité internationale des arts, Paris.

Leurs expositions monographiques comptent *SPIT AND IMAGE*, Basement Roma, Rome (2026) et *MACA*, Beijing (2025); *Laments*, Istituto Svizzero, Palerme (2021) et *Mouthless*, Fri Art - Kunsthalle Freiburg, Fribourg (2020). Elles ont participé à des expositions collectives: Biennale Gherdëina 10 (2026); CAC, Vilnius (2026); La Synagogue de Delme (2026); The Renaissance Society, Chicago (2025).

Penny GORING

Née en 1962 à Londres (Royaume-Uni), où elle vit et travaille.

Le travail de Penny Goring englobe sculpture, peinture, dessin, film et écriture. Ses créations répondent à des préoccupations liées à la violence domestique et structurelle faite aux femmes, à la pauvreté ainsi qu'à une constellation des émotions et affects « négatifs ». L'artiste les confronte d'une manière à la fois ludique et séduisante avec une naïveté feinte: la colère, la tristesse, la honte, le traumatisme, l'addiction, le désespoir, la terreur, etc., souvent issues d'expériences vécues par l'artiste elle-même.

L'œuvre *Amelia Brings Down the Flowers* (2026) est produite pour MO.CO. Montpellier Contemporain.

L'artiste est ici exposée pour la première fois dans une institution publique française

Parmi ses expositions solos les plus récentes, figurent *Cold Hunt Corsage*, Arcadia Missa,

Londres (2025) ; *Sudden Explicit Everywhere*, Treize, Paris (2024) ; *Chronic Forever*s, Galerie Molitor, Berlin (2023) ; et *Penny World*, ICA, Londres (2022). Ses œuvres ont été présentées dans des expositions collectives comme *Monopolis*, Mécènes du Sud, Montpellier (2025) ; *Women In Revolt!*, Tate Britain, Londres (2023) et *I, I, I, I, I, I, I, Kathy Acker*, ICA, Londres (2019).

Tirdad HASHEMI

Né-e en 1991 à Téhéran (Iran).
Vit et travaille à Paris (France)
et Berlin (Allemagne)

La pratique de Tirdad Hashemi s'articule autour du dessin et de la peinture, sur papier ou toile, ainsi que de la sculpture. Ses sujets sont représentés avec une grande intensité du geste. Ses personnages expriment des désirs, ou sont en proie à des souvenirs plus douloureux, de violence ou de guerre. Tirdad Hashemi a quitté l'Iran pour pouvoir vivre en tant que personne queer. Ses inspirations sont reliées aux conflits de société, subjacents à la famille, à la religion ou aux relations entre individus, qui prennent forme avec une multitude de personnages. Iel mentionne que les protagonistes de ses œuvres «partagent des insomnies durables, des angoisses lourdes et des combats communs, revendiquant leur droit à l'existence, du moins sur papier».

Iel a récemment bénéficié d'expositions monographiques : *Butchered bodies* à la Galerie Christophe Gaillard, Paris (2025) ; *Tragic Daily Routine*, avec Soufia Erfanian, à l'École municipale des Beaux-Arts, galerie Édouard Manet, Gennevilliers, (2024) ; *The Trapped Lullabies*, gb agency, Paris (2024). Ses œuvres ont été incluses dans des expositions collectives comme *Les voix des fleuves*, à la 17^{ème} Biennale de Lyon (2024).

Richard HAWKINS

Né en 1961 à Mexia, au Texas (États-Unis).
Vit et travaille à Los Angeles (États-Unis).

Richard Hawkins travaille le collage, la peinture, la vidéo, la céramique, la sculpture et le fanzine. Ses œuvres, souvent à l'intersection entre le désir, l'érotisme et l'horreur, nous plongent aussi bien dans la culture pop, gay, adolescente et la contreculture américaine, que dans l'histoire de l'art. En mêlant des représentations tirées de la statuaire antique, de magazines de célébrités, d'images pornos vintage ou d'OnlyFans, il crée un répertoire obsessionnel d'hommes. Ses œuvres s'inscrivent plus largement dans une généalogie de la représentation de l'intimité masculine. Il cite la peinture de Pierre Bonnard ou les écrits d'Antonin Artaud comme des sources perpétuelles d'inspiration, en particulier leurs représentations de l'attraction. Il utilise le collage numérique ou papier pour créer des êtres qui oscillent entre la beauté et la monstruosité, la séduction et l'inconfort. L'artiste s'identifie volontiers à la figure du scientifique fou, potentiel monstre obsédé par sa création/créature. Hawkins retranscrit la complexité et l'enchevêtrement des émotions que l'on peut ressentir dans des situations impliquant nos corps.

Il a créé une série de douze collages vidéo pour le défilé Homme automne-hiver Loewe, Paris (2024). Il a bénéficié d'expositions personnelles comme à la Kunsthalle Wien, Vienne (2026) ; *Featuring 13 Flamboyant Fiends*, Galerie Buchholz, Berlin (2024). Sa rétrospective *Richard Hawkins: Third Mind* s'est tenue à l'Art Institute of Chicago (2010) et au Hammer Museum, Los Angeles (2011).

L'exposition *Potentialities* lui est consacrée au Kestner Gesellschaft, Hanovre, jusqu'au 2 août 2026.

Augustin KATZ

Né en 1995 à Fougères (France).

Vit et travaille à Paris (France).

La pratique d'Augustin Katz, qui comprend principalement la peinture, mais également, depuis peu, la sculpture, est organisée autour d'architectures affectives et liminales qui compliquent simultanément l'évasion ainsi que l'entrée. Pour construire ses compositions oniriques, à la limite du cauchemar, il puise dans des émotions et récits personnels, et met en scène des personnages cloisonnés dans des espaces étroits, labyrinthiques et menaçants : salons, couloirs, escaliers, chambres, salles à manger, voire scènes de théâtre... où angoisses et incertitudes se croisent. Ses figures apparaissent comme les vestiges d'un récit déjà advenu, suspendu dans un temps incertain. Entre folklore, imagerie populaire, corps altérés et fragments de narration, ses peintures agissent comme des espaces mémoriels où des images semblent survivre à leur disparition.

Les œuvres sont produites par MO.CO.
Montpellier Contemporain.

Il est ici exposé pour la première fois dans une institution française.

Il a récemment exposé à : *Unentitled (study for a room)* (avec William Basinski), Galerie Derouillon, Paris (2026) ; *Butter Saints*, ESSAIS, Paris (2026) ; *For My Sake, This Storm Has Come, zaza'*, Naples (2024) ; *Les leçons particulières* (avec François Durel), Blue Velvet, Zurich (2024).

Keunmin LEE

Né en 1982 à Yeongji (Corée du Sud).

Vit et travaille à Séoul (Corée du Sud).

Keunmin Lee travaille de manière viscérale la peinture et le dessin. Son œuvre est une tentative de s'éloigner de l'expérience de l'hospitalisation clinique et froide qu'il a vécue suite à un épisode de crise, qui l'a conduit à être diagnostiqué comme souffrant de troubles de la personnalité *borderline*. Ses motifs retranscrivent les sensations éprouvées lors d'épisodes d'états de conscience modifiée traversés lors de cette crise. Son œuvre redonne une part centrale à la vulnérabilité et l'individualité, loin des classifications. L'artiste décrit la période créative concomitante à son hospitalisation comme une forme de thérapie dont il a été le principal acteur. La vision artistique qu'il a développée lui a permis de se libérer de la vision pathologisante de l'institution psychiatrique et de la société. Keunmin Lee fait l'analogie entre systèmes sociaux et physiologiques, dont les différents organes communiquent entre eux, en particulier ceux digestifs : les dysfonctions ou les fonctions perçues comme anormales sont identifiées puis diagnostiquées pour permettre le fonctionnement de l'ensemble. Face à ces processus, son œuvre est une forme de résistance aux systèmes normatifs. Loin des tabous, elle rend visible les plis, replis, conduits et fragiles membranes dans les méandres de nos êtres.

Il est ici exposé pour la première fois dans une institution française.

Ses expositions personnelles récentes incluent : *Before It Becomes a Scene*, PKM Gallery, Seoul (2026) ; *Awakening Boundaries*, Park Seo-Bo Foundation, Séoul (2025) ; *When hallucination is no longer a symptom*, Galerie Derouillon, Paris (2025).

Tala MADANI

Née en 1981 à Téhéran (Iran).
Vit et travaille à Los Angeles (États-Unis).

Tala Madani crée des tableaux et des vidéos d'animation réalisées en *stop motion*. Avec la touche vive et épaisse de son pinceau, elle représente des personnages dont le rôle social ou le genre est souvent tourné en ridicule. Ses protagonistes masculins, nus ou chauves, explorent les limites de leurs corps dans des situations grotesques. Ses personnages féminins sont eux-aussi souvent malmenés, parfois par leurs propres enfants, comme dans sa série des *Shit Moms*. Avec une part burlesque et cynique jusqu'à l'absurde, ces petits êtres de chair se débattent dans la matière fécale, répandent leurs fluides corporels ou se mutilent. Ils expriment souvent la peur, l'isolement, la paranoïa ou des désirs difficilement avouables. Tala Madani explore les limites de la violence physique et sociale, de l'autorité, de la domination et des tabous.

Le MoMA de New York consacre actuellement une salle de ses collections aux vidéos de Tala Madani. Parmi les expositions monographiques : *Daughter B.W.A.S.M.*, Pilar Corrias, Londres (2025) ; *Biscuits*, Museum of Contemporary Art, Los Angeles (2022) ; *It was as if the Shadows Were Lit Up*, Longlati Foundation, Shanghaï (2021). Une exposition dédiée à ses peintures s'est tenue à La Panacée, Montpellier (2017).

Stéphane MANDELBAUM

Né en 1961 à Bruxelles (Belgique).
Décédé en 1986 à Namur (Belgique).

Le dessin est la forme d'expression que choisit Stéphane Mandelbaum dès son plus jeune âge, où le portrait s'exprime à travers différentes

figures, réelles et fantasmées, inspirées de la littérature, du cinéma, de l'art, personnages historiques ou encore de sa vie quotidienne et ses racines familiales. Ces figures ont en commun d'être devenues une obsession de l'artiste. Des prostituées, des bars louches et des truands côtoient Pier Paolo Pasolini, Francis Bacon, Arthur Rimbaud ou encore des dignitaires nazis, la revendication de son identité juive l'ayant conduit à dessiner ces derniers. Cette œuvre singulière témoigne de sa fascination pour le génie de ses prédécesseurs artistes ainsi que pour leur destin souvent tragique. Attiré lui-même par la transgression, les armes et le vol, à l'âge de vingt-cinq ans, Mandelbaum est enlevé et exécuté en décembre 1986 par ses complices à la suite du vol d'un Modigliani qui s'avéra être un faux.

Son œuvre est restée dans l'ombre durant plus de trente ans après sa mort. Elle trouve sa place dans l'histoire de l'art contemporain avec des expositions institutionnelles récentes, comme *Dessins sans limite*, Grand Palais, Paris (2026) ; *Pasolini en clair-obscur*, Nouveau Musée National de Monaco (2024) ; *Stéphane Mandelbaum*, The Drawing Center, New York (2023) ; *Stéphane Mandelbaum*, Museum für Moderne Kunst (MMK), Francfort (2022) ; et *Œuvre dessiné de Stéphane Mandelbaum*, Centre Pompidou, Paris (2019).

Mónica MAYS

Née en 1990 à Madrid (Espagne),
où elle vit et travaille.

Des résidus industriels et domestiques assemblés et mêlés à des matières premières — peaux d'animaux, vélin, cire, laine, plumes — sont au cœur de la pratique sculpturale de Mónica Mays qui y injecte autobiographie et archives historiques. Inspirée par une logique

et iconographie baroques, elle joue avec l'abondance, l'ambiguïté des formes et le dynamisme des compositions, tout en mettant en lumière les strates sémantiques et narratives enfouies dans les objets et matériaux qu'elle utilise. Parmi eux, des pots d'échappement que l'artiste aurait tordus, évoquant à la fois des systèmes d'évacuation et des membres épuisés, ou encore la cire de palme, un lubrifiant chargé des violences et corruptions inhérentes aux flux du capitalisme tardif.

L'œuvre *Without Icons II* (2026) est produite par MO.CO. Montpellier Contemporain.

L'artiste est ici exposée pour la première fois dans une institution française.

Parmi ses expositions monographiques et collectives récentes figurent : *Blinds and Shutters*, Gratin, New York City (2026) ; *Pulgar*, Matadero, Madrid (2026) ; *ridden*, Blue Velvet, Zurich (2025) ; *Fragment and Form*, Henry Moore Institute, Leeds (2025) ; et *Fueled, Oasis, Fueled*, Pedro Cera, Madrid (2024).

Brilant MILAZIMI

Né en 1994 à Gjilan (Kosovo).

Vit et travaille à Pristina (Kosovo).

L'enfance de Brilant Milazimi est marquée par la violence de la guerre du Kosovo (1998-1999). Sa peinture garde les traces des événements de cette période, notamment du déplacement pour la survie. L'attente, la souveraineté et la persévérance sont parmi ses sujets récurrents. Des bouches aux dents serrées hantent ses toiles, une réaction face à l'adversité qui retranscrit les tensions psychologiques et physiques de ses personnages. Ses toiles plongent dans les rouages de l'inconscient, mêlant l'humour noir et le grotesque dans une danse macabre peuplée

d'humains et d'animaux aux membres souvent disproportionnés. La vivacité de sa palette, comme l'allure enfantine ou squelettique de ses personnages, leur confère une inquiétante étrangeté.

Il est ici exposé pour la première fois dans une institution française.

Ses expositions personnelles récentes incluent *La permanence dans l'éphémère déplacé* à Stacion–Center for Contemporary Art, Prishtina (2025) ; *One ball for all*, LambdaLambdaLambda2, Prishtina (2023) et *Lurk beneath the surface*, Paul Soto, Los Angeles (2023).

Il représente le Pavillon de la République du Kosovo à la 61^e Biennale de Venise, visible jusqu'au 22 novembre 2026.

Nuria MOKHTAR

Née en 2002 au Caire (Égypte).

Vit et travaille à Montpellier (France).

La pratique de Nuria Mokhtar se vit comme une spirale qui alterne des phases de recherche, de fabrication et d'écriture, cherchant des réponses par l'accumulation de sources, souvent dénichées en ligne. Elle travaille sur la figuration, en particulier la façon dont la représentation peut être émancipatrice pour des communautés minorisées qui se les réapproprient. Elle s'attache à figurer la soumission, la domination et la monstruosité qui prennent forme au niveau sociétal, corporel et intime, tout en tentant d'échapper au prisme victimisant. Elle dissèque également Tom of Finland et les œuvres de G.B. Jones, pour étudier l'histoire des représentations des communautés marginalisées et queer, en lien avec les contextes historique et sociopolitique. À travers des performances, des lectures et des installations

mêlant dessins muraux et sur papier, gravures sur métal et extraits des réseaux sociaux, son œuvre cherche une façon non-canonisante de figurer ces communautés, leurs actions et leurs désirs.

Pour l'exposition, une nouvelle installation de Nuria Mokhtar est produite par MO.CO. Montpellier Contemporain.

Elle est diplômée du MO.CO. Esba à Montpellier (2025). Son exposition de diplôme s'intitulait *Oscar was a female knight with a sword and a horse*. Elle a récemment participé à : *Des mots et des mondes*, Beaux-Arts de Paris (2026) ; *Air de Tranny*, exposition de Mona Filleul, Air de Paris, Romainville (2025) ; *Ghost in the machine*, Mécènes du Sud, Montpellier (2022).

Arthur MONTEILLET

Né en 1999 à Béziers (France).
Vit et travaille à Montpellier (France).

Arthur Monteillet s'intéresse à la narration et à l'effet de la fiction sur nos réalités, en créant lui-même des morceaux de fiction, comme autant d'extraits découpés de la pellicule d'un film. Il puise dans la pop culture, les images érotiques, le cinéma fantastique et d'horreur, en particulier le répertoire des monstres, comme source infinie d'inspiration. Il digère ces sources autant qu'elles le façonnent, afin de leur donner forme dans la céramique, le textile et le silicone. La maniabilité de ces matériaux lui permet de disséquer et recomposer : corne de licorne, griffes, pattes d'équidés, crocs ou fragiles peaux. À travers des références à l'univers chevaleresque, il fait souvent allusion aux stéréotypes du genre masculin, comme une certaine injonction à la virilité. Non sans humour, ses installations laissent la place à de possibles chimères fantastiques, à la vulnérabilité des puissants, ou à nos peurs et désirs les plus intimes.

Pour l'exposition, une nouvelle installation d'Arthur Monteillet est produite par MO.CO. Montpellier Contemporain.

Il est diplômé du MO.CO. Esba à Montpellier (2025). Il a récemment participé à : *J'accueille avec plaisir tout ce qui vendra ensuite*, Faculté de médecine, Montpellier (2025) ; *Minér'Alès*, IMT Mines, Alès (2025).

Moor MOTHER

Née en 1981 à Aberdeen, Maryland (États-Unis).
Vit et travaille à Philadelphie (États-Unis).

Camae Ayewa, connue sous son nom de scène Moor Mother, est une musicienne, poétesse et militante. Elle fait partie du collectif littéraire et artistique Black Quantum Futurism, rattaché au courant de l'Afrofuturisme. Surnommée «la poétesse officielle de l'apocalypse» par le média musical *Pitchfork*, sa musique s'inspire des précurseurs du jazz, du hip-hop et de la poésie de la Beat Generation. Elle crée des œuvres inspirées de rêves et de cauchemars qui imprègnent, notamment sur le passé colonial, l'esclavagisme et leurs conséquences encore perceptibles aujourd'hui. Ses œuvres militent contre le racisme et les inégalités, pour l'accès au logement et à la santé dans les communautés noires. Nombre d'entre elles sont réalisées en collaboration avec d'autres artistes, vidéastes, auteurs.

La carrière musicale de Moor Mother se compose de dix albums. En 2016, elle sort un album studio intitulé *Fetish Bones*, chez Don Giovanni Records, accompagné d'un recueil de poésie. En 2017, elle sort l'album *The Motionless Present* chez The Vinyl Factory. Trois de ses albums sont enregistrés avec ANTI-RECORDS, label américain, dont *The Great Bailout* en 2024, dont l'impact politique marque sa carrière.

Elle a interprété des morceaux de cet album notamment à la Triennale Milano (2024). De cet album expérimental naissent les œuvres *All the Money* avec Cauleen Smith et *Death by longitude* avec Glenn Espinosa, visibles dans l'exposition *À fleur de peau*. Son dernier album intitulé *The Film*, en collaboration avec Sumac, est sorti en 2025.

Glenn ESPINOSA

Né en 1997 à Maputo (Mozambique). Vit et travaille à Los Angeles (États-Unis).

Glenn Espinosa est vidéaste et photographe. S'inspirant des traditions africaines et de la diaspora, son travail explore les intersections entre mythe, spiritualité, mémoire et identité culturelle. Oscillant entre observation documentaire et expérimentation poétique, il s'intéresse à la manière dont les traditions, les croyances et les histoires collectives sont représentées et transformées à travers les images. Il collabore régulièrement avec des musiciens et des compositeurs, notamment MIOBE et Moor Mother.

Il est ici exposé pour la première fois dans une institution française.

Il est diplômé de l'ArtCenter College of Design de Pasadena, en Californie (2020). Il a reçu le YoungArts Award en arts visuels en 2016 et a participé à l'exposition *19 YoungArts Award Winners Explore the Many Ideas of Blackness and Home*, YoungArts Gallery, Miami (2022).

Cauleen SMITH

Née en 1967 à Riverside, Californie (États-Unis). Vit et travaille à Los Angeles (États-Unis).

Cauleen Smith est une cinéaste et artiste multimédia, qui travaille aussi le dessin, la céramique, le textile. Elle réalise des longs métrages et des œuvres expérimentales autour des histoires afro-diasporiques et des cultures noires. Dans ses installations, Smith construit des mondes miniatures à l'aide d'une myriade d'éléments, incluant souvent des objets banals et des figurines aux côtés de symboles du colonialisme, tels que des objets en porcelaine. L'accessibilité pour les publics est un élément important de son processus créatif. Ainsi, elle insère souvent des messages directs, notamment dans ses œuvres textiles.

Elle a bénéficié d'expositions monographiques telle que *In Space and In Time*, Hammer Museum, Los Angeles (2024) ; *Give It or Leave It*, LACMA, Los Angeles (2022). Elle a par ailleurs exposé au Palais de Tokyo dans *Joie Collective – Apprendre à flamboyer!* (2025).

Ses œuvres sont actuellement visibles dans la 61^e Exposition Internationale de la Biennale de Venise *In Minor Keys*, jusqu'au 22 novembre 2026.

Ulrike OTTINGER

Née en 1942 à Constance (Allemagne). Vit et travaille à Berlin (Allemagne).

Ulrike Ottinger a débuté sa carrière artistique comme photographe, peintre et graveuse. Dans le Paris des années 1960, elle s'inscrit dans les mouvements de la Figuration narrative et de la Nouvelle figuration. De retour en Allemagne en 1969, elle se tourne vers le cinéma. Son art

est empreint de ses intérêts pour la sociologie, l'architecture et l'anthropologie. Il explore souvent le mythe de la culture de masse. De 1971 à 1973, elle tourne son premier film, *Laokoon und Söhne*. Elle réalise en 1977, *Madame X – Eine absolute Herrscherin*, qui est applaudi par la critique internationale, mais choque le grand public. Pionnière du cinéma queer, elle est rapidement devenue une figure emblématique de l'avant-garde allemande.

Elle a bénéficié d'expositions monographiques, telles que *Ulrike Ottinger: 25 Filme: Screening the Archive*, Contemporary Fine Arts, Berlin (2024) et *Ulrike Ottinger – Retrospektive*, Österreichisches Filmmuseum, Vienne (2022) ; ainsi que collectives, telle que *Defiant Muses*, LaM Lille Métropole, Villeneuve-d'Ascq, et Museo Reina Sofia, Madrid (2019).

Elle participe au festival de cinéma à Berlin en Allemagne, pour la 76^e édition, où elle y présente *The Blood Countess* (2026).

Lili REYNAUD DEWAR

Née en 1975 à La Rochelle (France).
Vit et travaille à Paris (France).

Le travail de Lili Reynaud Dewar aborde les contours de l'autobiographie de manière protéiforme. Ses films et installations mettent en scène sa famille biologique ou choisie, son journal intime est exposé de manière monumentale, et, depuis plus d'une décennie, ses vidéos documentent la confrontation entre l'institution et son corps nu et dansant. De nombreuses références culturelles (Guillaume Dustan, Pier Paolo Pasolini, Cosey Fanni Tutti, etc.) constituent des leviers qui complexifient cet autoportrait sans cesse renégocié. Ses sculptures en aluminium forment elles aussi un genre de

journal, mais déviant celui-ci : son corps est moulé à différentes périodes de sa vie et réassemblé selon des agencements monstrueux.

Elle a bénéficié d'expositions monographiques à : Consortium, Dijon (2025) ; Galleri Opdahl & Norwegian Petroleum Museum, dans le cadre de la Stavanger Secession (2025) ; Palais de Tokyo, Paris (2023) ; Musée d'art contemporain de Montréal (2023) ; Layr, Vienna (2022) ; Clearing, New York (2022).

Une exposition consacrée à son projet *Gruppo Petrolio*, réalisé avec des étudiants de la HEAD, Genève, et du MO.CO. Esba, Montpellier, a eu lieu au MO.CO. en 2022. En 2019, Lili Reynaud Dewar a produit une sculpture dans le cadre de l'exposition *100 artistes dans la ville* (ZAT 2019), dans l'espace public à Montpellier. Elle est lauréate du Prix Marcel Duchamp (2021).

James RICHARDS & Steve REINKE

James Richards, né en 1983 à Cardiff (Pays de Galles). Vit et travaille à Berlin (Allemagne).

Steve Reinke, né en 1963 à Eganville (Canada). Vit et travaille à Chicago (États-Unis).

Vingt ans d'écart et l'océan Atlantique séparent ces deux artistes, mais ils partagent une fascination pour les images imprégnées d'une hantise psychologique. Leurs vidéos collaboratives, qu'ils créent à distance comme un cadavre exquis, combinent divers extraits médiatiques, enregistrements de terrain et autres pistes sonores avec leurs propres archives personnelles. Les œuvres qui en résultent sont profondément perturbantes, issues d'un jeu associatif entre image et son, aptes à produire des sensations ambiguës, souvent viscérales

et affectives, chez le spectateur, plutôt que d'en offrir un récit direct.

James Richards est un artiste dont les projets vidéo, sonores et curatoriaux examinent les thèmes de l'obsession, du désir et de la technologie à travers les recherches archivistiques, des matériaux trouvés et une collaboration artistique extensive. Son travail a été exposé à : Fluentum, Berlin (2026) ; Sylvia Kouvali, Londres (2026) ; Stavanger Secession (2025) ; Grazer Kunstverein, Graz (2025) ; Nicoletta Fiorucci Foundation, Venise (2025) ; Hamburger Bahnhof, Berlin (2024) ; Sculpture Centre, New York (2024), parmi d'autres. En 2017, il a représenté le Pays de Galle à la 57^e Biennale de Venise.

Steve Reinke est un artiste et écrivain connu pour *Final Thoughts* (2004-2007), une série de vidéos basées sur des monologues. Ses vidéos ont été présentées dans divers festivals de cinéma, y compris Sundance, Berlinale, Rotterdam, Oberhausen, BFI London et New York FF. Le Festival international du film de Toronto a mentionné son œuvre *The Hundred Videos* (1989-1996) comme l'une des 150 œuvres essentielles de l'histoire du cinéma canadien.

Sibylle RUPPERT

Née en 1942 à Francfort (Allemagne).
Décédée en 2011 à Paris (France).

Entre les années 1960 et 1980, Sibylle Ruppert a créé une œuvre radicale de peintures, dessins et collages dans une esthétique brutale entre un surréalisme noir, l'érotisme et un traitement intime mais féroce de ses propres traumatismes. Elle naît pendant un raid aérien la nuit du premier bombardement massif de Francfort pendant la Seconde Guerre mondiale. À l'âge

de dix-sept ans, elle est admise à la Städelschule de Francfort. Peu de temps après, elle part pour Paris, où elle s'inscrit dans une école de danse classique. Lors d'une visite à New York, elle décide d'abandonner sa carrière de danseuse pour se consacrer à l'art. À partir des années 1980, elle commence à donner des cours d'art dans les prisons, les hôpitaux psychiatriques et les centres de réhabilitation pour toxicomanes.

Ses dessins au fusain et ses gravures grand format se caractérisent tous par une représentation extrêmement détaillée et élaborée. Son œuvre s'inspire des écrits morbides et obscènes du Marquis de Sade, de Lautréamont et de Georges Bataille. Outre ces influences littéraires, son travail laisse apparaître des traces et des échos visuels de Jérôme Bosch, H.R. Giger, Henry Fuseli, Hans Bellmer, William Blake et Francis Bacon, bien que cela n'altère en rien son imagination singulièrement viscérale et cinématique. Dans ses œuvres, les représentations corporelles sont toujours en mouvement ; les corps se tordent, se tendent, s'effondrent et semblent subir une transformation monstrueuse des anatomies humaines en masses déformées de formes abstraites.

Elle est ici exposée pour la première fois dans une institution française.

Au cours de sa vie, Ruppert a exposé à la Galerie Bijan Aalam, Paris (1975, 1976, 1977). Plus récemment, des expositions monographiques lui ont été consacrées à : Gathering, Cologne (2025) ; Project Native Informant, Londres (2024) ; Kunsthalle Giessen (2023) ; et Blue Velvet, Zurich (2022).

Ebun SODIPO

Née en 1993 à Londres (Royaume-Uni), où elle vit et travaille.

Ebun Sodipo est une artiste et autrice britannico-nigérienne qui travaille l'installation, la vidéo, le collage, la sculpture, le son et le texte.

Avec un regard critique, elle raconte et invente des histoires de femmes trans noires, puisant l'essentiel de son inspiration d'internet, de la culture pop ou de l'histoire de l'art. Sodipo s'intéresse à la circulation des images et des récits, notamment à la manière dont certaines personnes ont été effacées ou exclues de ces réseaux. Par la répétition d'images et de textes, Sodipo joue sur la perception du temps, pour créer des boucles, loin d'une vision linéaire et invisibilisante de l'histoire. Son œuvre compile sans hiérarchie des contenus publiés sur les réseaux sociaux, dans une tentative de créer une généalogie de ces représentations, telle une archive du présent pour les générations à venir.

Elle est ici exposée pour la première fois dans une institution publique française.

L'artiste s'est récemment produite en performance à : Institute of Contemporary Arts, Londres (2025) ; Performance Art Museum, Los Angeles (2024) ; Live Collision International Festival, Project Arts Centre, Dublin (2023) ; Bergen Kunsthall, Norvège (2022).

Sodipo a bénéficié d'expositions personnelles à : Soft Opening, Londres (2025) ; Aspex, Portsmouth (2025) ; Shmorevaz, Paris (2025) ; Inter.pblc, Copenhague (2024) ; Goldsmiths Centre for Contemporary Art, Londres (2022), notamment.

Ceija STOJKA

Née en 1933 à Kraubath an der Mur (Autriche). Décédée en 2013 à Vienne (Autriche).

Ceija Stojka (prononcé «Tchaïa Stoïka») naît dans une famille rom de marchands de chevaux originaires de Hongrie, les Lovara-Roma. En 1938, la famille Stojka est sédentarisée à Vienne, sous la pression ambiante des préjugés anti-Roms, dans une Autriche alors annexée par l'Allemagne nazie. En 1943, privés de leurs droits, persécutés, Ceija Stojka, sa mère et ses frères et sœurs sont déportés au camp d'Auschwitz-Birkenau. Elle est transférée en 1944 au camp de concentration pour femmes de Ravensbrück, puis au camp de Bergen-Belsen en janvier 1945. Elle survit à l'extermination nazie et est libérée par les troupes anglaises en avril 1945. Ce n'est qu'en 1988, alors âgée de cinquante-cinq ans, que Ceija Stojka commence à représenter de manière autodidacte ce traumatisme et les souvenirs heureux d'avant-guerre par l'écriture, puis par la peinture et le dessin, à partir des années 1990. Sa rencontre avec la documentariste Karin Berger est une étape importante dans ce processus. Elle publie son premier livre, *Nous vivons cachés — Souvenirs d'une Rom-Tsigane* (1988), dans un contexte de la montée en puissance de l'électorat d'extrême droite en Autriche. Son œuvre constitue un important témoignage du génocide des Roms, environ un millier de peintures et dessins d'une vie hantée par les souvenirs de l'horreur. Au dos de l'un de ses tableaux, Stojka écrit «J'ai peur qu'Auschwitz dorme seulement».

À la suite de sa mort, son travail a bénéficié d'un regain d'intérêt : *Ceija Stojka*, Fondation Manuel Rivera Ortiz - Festival du Dessin, Arles (2026) ; *Ceija Stojka, Making Visible*, The Drawing Center, New York City (2026) ; *This Has Happened*, Reina Sofia, Madrid (2020) ; *Une artiste rom dans le siècle*, Maison Rouge, Paris (2018) ;

Et même les mots ne suffisaient pas, Galerie Christophe Gaillard, Paris (2018).

Garder les yeux ouverts est visible au musée des Beaux-Arts et d'Archéologie et au musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon, jusqu'au 21 septembre 2026, ainsi que *Ceija Stojka Le Tournesol est la fleur des Roms* au Frac Normandie, Sotteville-lès-Rouen jusqu'au 30 août 2026.

Michelle UCKOTTER

Née en 1992 à Cincinnati, Ohio (États-Unis). Vit et travaille à New York (États-Unis).

Les peintures de Michelle Uckotter, qui se caractérisent par une utilisation viscérale et expressive des pastels à l'huile, représentent des femmes dans des intérieurs intermédiaires : couloirs, greniers et caves. Les personnages d'Uckotter jouent avec les codes du genre des films d'horreur et accentuent l'intensité inhérente à ces scènes de suspense. Ses expositions incluent des mises en scène élaborées : des films en prises de vues réelles qui servent d'inspiration à ses peintures ; des installations fabriquées ; des dioramas *ready-made* qui confrontent le spectateur à la pression du regard psychologique. Les perspectives changeantes de son œuvre créent un montage fragmenté.

L'œuvre *It's always lightest just before the dark* (2026) est produite par MO.CO. Montpellier Contemporain.

L'artiste est ici exposée pour la première fois dans une institution française.

Son exposition solo la plus récente s'est tenue à Frieze Londres avec King's Leap, où elle a remporté le Focus Stand Prize.

Ses autres expositions se sont tenues à Matthew Brown, Los Angeles (2025) ; Marc Selwyn, Los Angeles (2025) ; Rubell Museum, Miami (2024) ; Bernheim Gallery, Zurich (2024) ; King's Leap, New York (2023) et t293, Rome (2021).

Jenkin VAN ZYL

Né en 1993 à Guildford (Royaume-Uni). Vit et travaille à Londres (Royaume-Uni).

Jenkin van Zyl a une pratique multidisciplinaire généralement centrée sur le cinéma. Il construit des installations immersives qui donnent naissance à des communautés fantastiques habitant des espaces transitoires : des cowboys cascadeurs dans un studio de bruitage, des sosies échangeant leur sueur, ou des rats en pleine compétition dans des hôtels de passe. S'inspirant des lieux de communautés marginales — des espaces où des façons de vivre alternatives sont cartographiées — l'artiste observe la construction de mondes vitale et complexe. Il représente aussi la manière dont des microcosmes de la politique du « monde réel » peuvent apparaître dans ces mondes construits pour tenter d'y échapper. Portée par une irrévérence queer, attentive au pouvoir et à la politique du fantasme, l'œuvre de Jenkin van Zyl rejette les binarités entre scène et coulisses, soi et autrui, désir et répulsion, ruine et réparation, au profit de la multiplicité, de l'instabilité et de l'entropie.

Ses expositions monographiques récentes comprennent : *Lost Property*, ArOs Museum, Aarhus (2025) ; *Palace of Wasted Footsteps*, Hua International, Berlin (2023) ; *Surrender*, FACT Liverpool, et Edel Assanti, Londres (2023) ; *Vôre*, Rose Easton, Londres (2022) ; et *Machines of Love*, Glasgow International, Tramway, Glasgow (2021).

Issy WOOD

Née en 1993 à Durham,

Caroline du Nord (États-Unis).

Vit et travaille à Londres (Royaume-Uni).

Issy Wood est peintre, écrivaine et musicienne. Elle peint surtout sur lin et velours, avec une touche quasi photoréaliste qui laisse visible l'aspect sec ou soyeux du textile. La peur que peut susciter le désir est un des points de départ principaux de ses œuvres. L'artiste décrit elle-même ses peintures comme manquant souvent de formes humaines, même si elles transparaissent néanmoins en creux : détails de corps décontextualisés, animaux de compagnie, bibelots de famille ou objets du quotidien. Elle peint souvent à partir de photos qu'elle conserve sur son smartphone. Le cadrage serré du sujet laisse la place à nos projections, nous laissant un étrange air de familiarité face à cette intimité qui ne nous appartient pourtant pas.

Elle a bénéficié d'expositions personnelles dans des institutions, telles que : Schinkel Pavillon, Berlin (2025) ; TANK, Shanghai (2024) ; Ilmin Museum of Art, Seoul (2023) ; Lafayette Anticipations, Paris (2023) et Goldsmiths Centre for Contemporary Art (CCA), Londres (2019).

Fish, Fish, Duck, sa première exposition personnelle institutionnelle en Norvège, est visible au Kistefos Museum, Jevnaker, jusqu'au 11 octobre 2026.

Programmation autour de *À fleur de peau*

PROJECTIONS DE FILMS JUN → OCTOBRE 2026

En partenariat avec le Cinéma Utopia Ste Bernadette, un programme de projections de films autour de la monstrosité vient compléter l'exposition : les 22 juin, 23 juillet, 23 septembre et 7 octobre 2026 à 20h.

Cinéma Utopia Ste Bernadette
5, avenue du Dr Pezet
34090 Montpellier

Séances payantes

PERFORMANCE 02.10.26, 19h SAMIR KENNEDY

En partenariat avec Agora, Cité internationale de la danse, Montpellier, une performance de Samir Kennedy se tiendra le 2 octobre 2026 à 19h au MO.CO. Panacée, dans les salles d'exposition.

Entrée libre dans la limite des places disponibles

JEUDIS MO.CO. PANACÉE

01.10.26, 19h à 20h

Conférence du philosophe Quentin Dubois autour de la monstrosité.

08.10.26, 19h à 20h

Table ronde avec Sabrina Calvo, Mónica Mays, Taous Merakchi, Anya Harrison, modérée par Clarence Edgar-Rosa.

En partenariat avec Gaze Magazine.

MO.CO. Panacée, Auditorium

Entrée libre dans la limite des places disponibles

Retrouvez le programme complet
sur www.moco.art

À voir également...

EXPOSITION

13.06.26 → 11.10.26

KIKI SMITH

ÊTRE ICI | MAINTENANT | PARTOUT

Kiki Smith, artiste américaine née en Allemagne en 1954, développe depuis les années 1980 une pratique multidisciplinaire, mêlant sculptures, gravures, photographies, dessins, livres, tapisseries et objets divers. L'exposition, conçue en étroite collaboration avec l'artiste, rassemble plus d'une centaine d'œuvres, couvrant une grande variété de mediums et techniques, sur plus d'une quarantaine d'années de production. Elle explore la mise en relation des différents aspects de son travail à travers un récit centré sur le corps. Ce dernier peut apparaître en effet à la fois comme un ensemble complexe d'organes, maintenus ensemble sous la peau ; il est également le signe de notre identité sociale, habillé et accessoirisé. Il constitue aussi le siège de notre animalité, de notre lien avec la nature et l'habitable d'une spiritualité diffuse.

Commissariat : Numa Hambursin, directeur général ;
Pauline Faure, curator ; Rahmouna Boutayeb, curator ;
avec Deniz Yoruc, assistante d'exposition

MO.CO.

13, rue de la République – Montpellier
Du mardi au dimanche, de 11h à 19h

EXPOSITION

26.06.26 → 09.07.26

EXPOSITION DES DIPLÔMÉ-E-S

DE MO.CO. ESBA 2026

HELLO GOODBYE

Chaque année, le MO.CO. Esba invite une personnalité du monde de l'art (critiques d'art et commissaires d'exposition) pour réaliser l'exposition des diplômé-e-s de 5^e année. Après Eva Barois de Caevel en 2022, Yann Chevallier en 2023, Lila Torquéo en 2024, Sophie Lapalu en 2025, Franck Balland est invité à travailler pendant l'année universitaire pour concevoir et produire leur première exposition en tant que jeunes artistes, une fois diplômé-e-s à la fin de l'année.

Artistes : Gilian Barcelo, Eloïse Caracotch,
Mathis Charpentier, Zoé Crevoisier, Louise Crovella,

Alexandre Duboc-Simoes, Oriana de Medeiros,
Myra Eschauzier, Alicia Fonseca, Gabriela Fuentes
Miranda, Chloé Héreau, Rayan Hevin, Juliette Klopp,
Varvara Klymenko, Suzy Kokot, Emery Lichtenstein,
Maël Matelet, Sarah Michelin, Elina Pechena,
Cloé Poussou, Lilian Rattier, Louna Raynaud,
Ambre Sinibaldi, Nikoleta Tzirita Zacharatou

Curator invité : Franck Balland

Vernissage le vendredi 26 juin à 12h30

Les Échelles de la Ville,
1 place Paul Bec, Montpellier
Entrée libre et gratuite

EXPOSITION

14.03.26 → 31.08.26

SARA OUHADDOU

*S'ABSENTER QUELQUES SIÈCLES, ET REVENIR**

Sara Ouhaddou est une artiste qui vit et travaille en France et au Maroc. Dans sa pratique artistique, elle explore les savoir-faire traditionnels en s'attachant toujours à retracer l'histoire originelle de chaque artisanat étudié : ses gestes, ses circulations, ses influences. Face aux objets archéologiques provenant du monde méditerranéen antique, son regard vient superposer une autre géographie : celle du monde arabe, de la Méditerranée nord-africaine, des migrations et des dialogues anciens entre les deux rives. Elle y ajoute une collaboration inédite avec l'équipe du musée, en s'inspirant de la relation intime entretenue au quotidien avec les objets, souvent loin du regard du public.

* *Du côté de chez Swann* premier tome du roman de Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*.

Exposition produite en partenariat avec MO.CO.
Montpellier Contemporain.

Site archéologique Lattara - musée Henri Prades
390, route de Pérols – 34970 Lattes

EXPOSITION

15.04.26 → 11.10.26

JUNE CRESPO

DANZANTE

À travers ses sculptures, faites d'assemblages et de combinaisons d'objets, de moulages, de textiles trouvés ou d'éléments de construction industriels, l'artiste se joue du lieu pour créer une étonnante chorégraphie. Combinant l'organique et le technique, son travail ne se contente pas de refléter la pression et la destruction exercées sur la nature par la production post-industrielle. Il s'agit également d'un processus de réparation qui consiste à réparer les fractures entre des éléments qui semblent disparates, mais qui sont déconstruits et reconstruits dans une pratique alternative de mise en relation.

Exposition coproduite en partenariat avec Secession, Vienne, Fondation Sandretto Re Rebaudengo, Turin et MO.CO. Montpellier Contemporain.

Fondation Sandretto Re Rebaudengo,
Via Modana, 16, 10141 Turin, Italie

EXPOSITION

07.05.26 → 29.07.26

BAPTISTE EYBERT

MORE CANDLES, MORE TROUBLES

Travaillant à partir de vêtements usés, de tissus récupérés et de matières hybrides, Baptiste Eybert compose des formes qui flottent entre le familier et le spectral : silhouettes interrompues, fragments de corps, visions issues d'un espace intérieur déformé. Dans sa pratique, le recyclage n'est jamais neutre : il devient un geste de réécriture et de dérive, permettant d'hybrider des temporalités et de fabriquer des espaces instables faits de vestiges et d'apparitions. *More Candles, More Troubles* est la première exposition monographique de Baptiste Eybert, faisant suite à sa résidence artistique à la Fonderie Darling à Montréal, qui montre aujourd'hui à travers ses collages et de nouvelles sculptures, l'évolution de sa pratique depuis sa sortie d'école.

Un partenariat Kiasma, Castelnau-le-Lez
et MO.CO. Montpellier Contemporain

Kiasma, 1 Rue de la Crouzette,
34170 Castelnau-le-Lez

Les rendez-vous Hebdomadaires

La visite commentée

Tous les jours, une visite conviviale accompagnée d'un médiateur culturel.

→ Du mardi au dimanche à 16h
MO.CO. (compris dans le billet d'entrée)
→ Du mercredi au dimanche à 16h
MO.CO. Panacée (gratuit)

Les visites flash

Les médiateurs vous proposent, tout au long de la journée, des visites de 30 min sur différentes thématiques.

Du mercredi au dimanche
à 11h30, 14h30, 15h30, 17h30
MO.CO. Panacée (gratuit)

Tous les vendredis de 12h30 à 13h
MO.CO. (compris dans le billet d'entrée)

La visite famille

Une visite suivie d'un atelier à partager en famille.
Pour les 3-6 ans et les 7-12 ans.
Sur inscription à mocoreservation@moco.art

Tous les dimanches de 11h à 12h30
MO.CO. (entrée payante 3€)

Le service des publics

Pour les groupes (scolaires, centres de loisirs, associations, établissements spécialisés), le service des publics propose des visites découvertes et des ateliers créatifs en lien avec la programmation. Possibilité de projets sur mesure.

Sur inscription sur www.moco.art

Retrouvez l'agenda complet des événements et actions culturelles en lien avec l'exposition sur le programme de MO.CO. Montpellier Contemporain en ligne www.moco.art

Informations pratiques

MO.CO. Panacée

14, rue de l'École de Pharmacie - Montpellier
Accessible aux personnes à mobilité réduite

Accès

Tramway : Lignes 1, 2 et 4 - Arrêt Corum
Voiture : Parkings Préfecture et Corum

Horaires

Du mercredi au dimanche
D'octobre à mai → 11h à 18h
De juin à septembre → 11h à 19h

En ligne

www.moco.art
facebook.com/montpelliercontemporain
instagram : [@montpelliercontemporain](https://instagram.com/montpelliercontemporain)

Impression à base d'encres végétales sur papier 100% recyclé.



